

Chapitre VII

REVENIR SANS CESSE

DANS LES DISPOSITIONS DES TOUT-PETITS

Introduction

Nous allons continuer notre réflexion sur la manière dont nous devons travailler sur notre cœur pour pouvoir nous sanctifier dans nos actions. Nous continuerons pour cela notre réflexion sur l'humilité à partir de la parabole du Pharisien et du publicain. Nous espérons pouvoir mettre en évidence le chemin qui nous permettrait de passer d'une vie de devoir à une vie d'amour.

1. Passer d'une justice propre à la justice par la foi

« Il dit encore, à l'adresse de certains, **persuadés en eux-mêmes qu'ils sont des justes** et méprisant les autres, la parabole que voici : “Deux hommes montèrent au Temple pour prier ; l'un était Pharisien et l'autre publicain. Le Pharisien, debout, priait ainsi en lui-même : Mon Dieu, je te rends grâce de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont rapaces, injustes, adultères, ou bien comme ce publicain ; je jeûne deux fois la semaine, je donne la dîme de tout ce que j'acquiers.” Le publicain, se tenant à distance, n'osait même pas lever les yeux au ciel, mais il se frappait la poitrine, en disant : “**Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis !**” Je vous le dis : ce dernier descendit chez lui justifié, l'autre non. Car tout homme qui s'élève lui-même sera abaissé, mais celui qui s'abaisse lui-même sera élevé » (Lc 18, 9-14). Là est le **cœur de la conversion**¹ : le passage de la recherche d'une justice propre obtenue par les œuvres à l'accueil de l'amour gratuit de Dieu qui, seul, peut nous justifier. « Car **c'est bien par grâce que vous êtes sauvés, moyennant la foi**. Ce salut ne vient pas de vous, il est un don de Dieu ; il ne vient pas des œuvres, car nul ne doit pouvoir se glorifier » (Ép 2, 8-9).

Pour être sauvés, il nous faut accepter de « **n'avoir plus notre justice à nous, celle qui vient de la Loi, mais la justice par la foi au Christ**, celle qui vient de Dieu et s'appuie sur la foi » (cf. Ph 3, 9). Renoncer à notre prétention d'« être quelque chose » (cf. Ga 6, 3) ou de « pouvoir faire quelque chose de nous-mêmes » (cf. Jn 5, 30) nous

¹ Comme le montrent ces paroles du Christ : « En vérité, je vous le dis, **si vous ne vous convertissez pas** et ne devenez pas comme des petits enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18, 3). La conversion réside essentiellement, comme nous allons le mettre en évidence, à retrouver les dispositions du cœur du petit enfant qui consistent d'abord en l'humilité et la confiance.

permet de passer d'une vie centrée sur nous, sur la recherche de nous-mêmes, à une vie centrée sur Dieu, sur son amour. Se convertir, c'est se détourner de soi pour se tourner vers Dieu. Ce chemin de la conversion exige d'abord que l'homme pécheur puisse reconnaître son péché et son impuissance par l'humilité, et, ensuite, passer de cette reconnaissance à la confiance qui lui fait s'en remettre à la miséricorde infinie de Dieu². « Oui, je connais mon péché, ma faute est toujours devant moi. Contre toi, et toi seul, j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 51, 5-6). Il ne suffit pas de connaître sa faute, mais il faut aller jusqu'à la reconnaître, la confesser comme le publicain, c'est-à-dire ne pas se la cacher à soi-même, ni à Dieu³.

2. Par l'humilité, entrer dans la confiance

L'humilité, en effet, c'est « être dans la vérité »⁴ sur soi, sur ce que l'on est et ce que l'on fait vraiment, c'est **reconnaître jusqu'au bout cette vérité jusqu'à la confesser devant Dieu**. Ne pas résister à la lumière, ne pas se défendre, ne pas se justifier. Celui qui se justifie lui-même, comment pourrait-il être justifié ? « Et tel est le jugement : la lumière est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs œuvres étaient mauvaises. Quiconque, en effet, commet le mal hait la lumière et ne vient pas à la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démontrées coupables » (cf. Jn 3, 19-20). Ne pas résister à la lumière, même au prix de la souffrance de voir que nous ne sommes pas comme nous voudrions être⁵. Là est l'« esprit brisé », le « cœur brisé, broyé » (cf. Ps 51, 19) dans son orgueil, dans sa prétention. C'est de cette brisure que peut jaillir un cri vers Dieu : « Mon Dieu, aie pitié du pécheur que je suis. » Ce cri est celui de la confiance sans laquelle notre humilité ne suffirait pas à nous ouvrir à la grâce.

La reconnaissance de notre péché, de notre misère, de notre impuissance ouvre une faille par où l'homme peut passer de « la confiance en lui-même » à « la confiance en

² Jean-Paul II montre bien dans *Veritatis splendor* (n° 23) que l'homme, en même temps qu'il « **prend la mesure de son impuissance** » et qu'il est dépouillé de sa « prétention à l'autosuffisance », peut « **s'ouvrir à la supplication et à l'accueil de la vie dans l'Esprit** », c'est-à-dire de la justification comme le publicain de la parabole du Christ.

³ C'est la honte, la peur du jugement qui nous fait nous cacher devant Dieu comme Adam et Ève dans le jardin d'Éden : « ... l'homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu parmi les arbres du jardin » (Gn 3, 8).

⁴ Nous reprenons ici la célèbre expression de sainte Thérèse d'Avila : « Un jour où je me demandais pour quelle raison Notre Seigneur aime tant cette vertu de l'humilité, sans réflexion préalable ce me semble, ceci, soudain, me parut évident : Dieu est la suprême Vérité, et **l'humilité, c'est être dans la vérité ; en voici une fort grande : nous n'avons de nous-mêmes rien de bon, nous ne sommes que misère et néant** ; quiconque ne comprend pas cela vit dans le mensonge. Plus on le comprend, plus on est agréable à la suprême Vérité, car on vit en elle. Plaise à Dieu, mes sœurs, de nous faire la grâce de ne jamais nous écarter de cette connaissance de nous-mêmes. Amen. » (*Le château intérieur*, chap. X, 6.)

⁵ En attendant le jour où nous ne voudrions plus être que rien, tant nous serons convaincus de notre néant.

Dieu » (cf. 2 Co, 1,9). La « foi au Christ »⁶, en son amour sauveur, permet d'entrer, via l'humble reconnaissance de notre misère, dans une confiance aveugle en la miséricorde de Dieu. « **Ma vie présente dans la chair, je la vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et s'est livré pour moi.** Je n'annule pas le don de Dieu : car si la justice vient de la Loi, c'est donc que le Christ est mort pour rien » (Ga 2, 20-21). **C'est cela qui plaît à Dieu, c'est l'humilité et la confiance**⁷, c'est cela qu'Il attend pour pouvoir nous donner sa grâce, c'est cela qu'il nous a enseigné par son Fils Jésus⁸. C'est par là que nous touchons son cœur de Père en le laissant faire ce qu'il aime par-dessus tout : nous faire miséricorde⁹. « C'est ainsi, je vous le dis, qu'il y a plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes, qui n'ont pas besoin de repentir » (cf. Lc 15, 7).

3. Creuser sans cesse l'humilité et la confiance

Là est le cœur de notre vie chrétienne. C'est à partir de là qu'elle peut se déployer comme une vie d'enfant de Dieu. Autrement dit, toutes nos actions doivent restées enveloppées de cet esprit d'humilité et de confiance et nous devons revenir sans cesse à lui, le creuser toujours plus au travers de tout ce qu'il nous est donné de vivre et de supporter. D'une manière particulière, nous devons veiller à vivre notre obéissance aux commandements de Dieu¹⁰ dans cet esprit d'humilité et de confiance. « Ceux qui craignent le Seigneur ne transgressent pas ses paroles, (...) **Ceux qui craignent le Seigneur ont un cœur toujours prêt et savent s'humilier devant lui. Jetons-nous dans les bras du Seigneur,** et non dans ceux des hommes, car telle est sa majesté, telle est sa miséricorde »¹¹ (Si 2, 15-18). L'Écriture, en même temps qu'elle nous exhorte à observer les commandements de Dieu, nous invite à mettre toute notre espérance en sa miséricorde dans l'humilité « car le Seigneur est compatissant et miséricordieux, il remet les péchés et sauve au jour de la détresse » (Si 2, 11). Il n'y a rien, ici, qui nous pousse à rechercher notre justification dans l'observation même des commandements car « **personne ne sera justifié devant lui par la pratique de la**

⁶ C'est par « lui » (le Christ) que « nous croyons en Dieu (que nous mettons notre confiance en Dieu, en sa miséricorde), qui l'a fait ressusciter d'entre les morts et lui a donné la gloire, si bien **que votre foi soit en Dieu comme votre espérance** » (cf. 1 P 1, 21).

⁷ C'est ce qu'avait si bien compris la petite Thérèse quand elle expliquait à sa sœur Marie du Sacré-Cœur que « ... ce qui lui (à Dieu) plaît (dans ma petite âme), **c'est de me voir aimer ma petitesse et ma pauvreté, c'est l'espérance aveugle que j'ai en sa miséricorde...** Voilà mon seul trésor » (LT 197).

⁸ Le Christ nous l'a enseigné non seulement en parole, mais par son exemple. On peut dire qu'il est le premier à avoir vécu toute sa vie dans l'humilité et la confiance même s'il n'avait pas besoin d'être justifié.

⁹ Comme Thérèse l'a si bien exprimé : « Oui, **pour que l'Amour soit pleinement satisfait, il faut qu'Il s'abaisse jusqu'au néant** et qu'il transforme en feu ce néant... » (Ms B, 3 v°).

¹⁰ Nous avons vu déjà que c'était en vue de nous sanctifier par un exercice d'obéissance qui attire la grâce sur nous, qui nous fait entrer dans une union plus intime avec Dieu (cf. Jn 14, 23), permettant alors à notre action de se déployer sous la mouvance de l'Esprit. Ce que nous cherchons ici à préciser, c'est l'esprit dans lequel nous devons vivre cette obéissance pour qu'elle puisse être effectivement sanctifiante.

¹¹ Pour celui qui a un cœur d'enfant, observer les commandements de Dieu, c'est se jeter dans ses bras, c'est mettre sa confiance en sa miséricorde. On obéit parce qu'on sait en qui l'on a mis sa confiance.

Loi » (cf. Rm 3, 20). En réalité, chacun de nous peut, après avoir fait le bien, dire comme saint Paul : « Ma conscience, il est vrai, ne me reproche rien, mais je n'en suis pas justifié pour autant » (cf. 1 Co 4, 4).

« Et pour que l'excellence de ces révélations ne m'enorgueillissent pas, il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan chargé de me souffleter – **pour que je ne m'enorgueillisse pas !** À ce sujet, par trois fois, j'ai prié le Seigneur pour qu'il s'éloigne de moi. Mais il m'a déclaré : “**Ma grâce te suffit : car la puissance se déploie dans la faiblesse**” » (cf. 2 Co 12, 7-9). Tant que le Seigneur ne nous a pas fait voir notre misère comme le lieu où sa miséricorde veut se déverser, nous sommes tous spontanément tentés de concevoir notre vie spirituelle comme une longue ascension, une croissance nous permettant d'être toujours plus grands, plus forts, à l'abri des faiblesses de notre pauvre humanité blessée. La grâce de Dieu nous étant donnée pour cela, nous n'aurions plus qu'à grandir par l'observation des commandements, c'est-à-dire l'exercice des vertus et parvenir ainsi jusqu'à une certaine perfection morale et spirituelle. En cela, finalement, consisterait la sainteté¹² avec, comme corollaire, la possibilité de faire des « grandes œuvres » pour Dieu. En réalité, comme saint Paul a dû l'apprendre lui-même, les choses ne sont pas si simples que cela : Dieu ne désire pas tant transformer toute notre pauvre humanité que pouvoir **se donner chaque jour davantage à nous, moyennant, de notre part, une humilité et une confiance toujours plus profondes**. Il aime s'abaisser : c'est dans notre faiblesse que sa puissance veut se déployer. Ce ne sont pas nos grandes œuvres qui l'intéressent, mais le cri d'une humble confiance qui s'abandonne totalement à son amour miséricordieux¹³.

« Cherchez d'abord son Royaume et sa justice » (cf. Mt 6, 33). « En vérité, en vérité, **si vous ne vous convertissez pas et ne devenez pas comme des petits enfants**, vous

¹² C'est contre cette vision de la sainteté que la petite Thérèse a dû lutter toute au long de son itinéraire spirituel en montrant comment la sainteté véritable et la petitesse vont de pair. Comme en a témoigné Céline à son sujet : « **Elle voulait être sainte, mais sans grandir** parce que, comme les petites maladresses des enfants ne contristent pas leurs parents, ainsi les imperfections des âmes humbles ne sauraient offenser gravement le bon Dieu, et leurs fautes ne leur sont pas tenues à rigueur selon la parole des Saints Livres : “Aux petits on pardonne par pitié” (Sg 6, 6). En conséquence, **elle se gardait bien de désirer se sentir parfaite et que les autres la croient telle**, car elle aurait grandi et le bon Dieu l'aurait laissée marcher seule » (Conseils et souvenirs, p. 46). Comme elle l'a écrit elle-même : « ... je vois bien que je ne me suis pas trompée en pensant que le bon Dieu vous appelle à **être une grande sainte tout en restant petite et le devenant chaque jour davantage** » (LT 242). « Alors rangeons-nous humblement parmi les imparfaits, estimons-nous de *petites âmes* qu'il faut que le Bon Dieu soutienne à chaque instant ; dès qu'Il nous voit bien convaincues de notre néant il nous tend la main ; si nous voulons essayer de faire quelque chose de *grand* même sous prétexte de zèle, le Bon Jésus nous laisse seules. “Mais dès que j'ai dit : Mon pied a chancelé, votre miséricorde, Seigneur, m'a affermi ! Ps XCIII.” **Oui, il suffit de s'humilier, de supporter avec douceur ses imperfections. Voilà la vraie sainteté !** » (LT 243.)

¹³ Comme la petite Thérèse l'a enseigné à toute l'Église : « Ah ! si toutes les âmes faibles et imparfaites sentaient ce que sent la plus petite de toutes les âmes, l'âme de votre petite Thérèse, pas une seule ne désespérerait d'arriver au sommet de la montagne de l'amour, puisque **Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance**, puisqu'il a dit dans le Ps. XLIX “Je n'ai nul besoin des boucs de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent (...)” » (Ms B, 1v°).

n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux » (Mt 18, 3). Chercher d'abord le Royaume de Dieu en toutes choses, en toutes circonstances revient à chercher d'abord à se convertir pour « devenir comme des tout-petits ». C'est là qu'il faut placer nos efforts, c'est là qu'est le vrai combat, la vraie difficulté¹⁴. Il nous faut **sans cesse creuser** ce qui est, comme nous l'avons vu, **le cœur**, le fondement **de notre vie chrétienne**, c'est-à-dire ces dispositions d'humilité et de confiance qui doivent nous conduire à l'abandon du petit enfant¹⁵. Il nous faut, à l'inverse de ceux qui cherchent à établir leur justice propre, rechercher « la justice qui vient de Dieu » en cherchant d'abord, en tout, à être plus humbles et plus confiants. D'une manière particulière, dans notre effort pour observer les commandements de Dieu, nous devons d'abord être vigilants à garder un cœur d'enfant. C'est plus important que tout le reste. Le petit enfant, quand il s'applique à faire telle ou telle chose sous le regard de ses parents, ne cherche ni à faire¹⁶, ni à être quelque chose¹⁷. Il ne poursuit pas une perfection qui le dépasse. Il est trop petit pour cela, ça ne lui vient même pas à l'esprit. Il cherche simplement à plaire à ses parents, à les réjouir en « faisant toujours ce qui leur plaît » (cf. Jn 8, 29). Il n'est pas même préoccupé d'abord d'arriver à faire ce qu'il veut faire, ses parents se contentent de sa bonne volonté, et il le sait.

4. Du perfectionnisme et de la culpabilité

Il y a un abîme entre celui qui observe les commandements en y recherchant une illusoire perfection morale et celui qui les observe en s'humiliant devant Dieu et en mettant toute son espérance en sa seule miséricorde. Tant que nous ne sommes pas pleinement convaincus de notre néant, nous restons tentés de rechercher dans l'observation des commandements la preuve de notre valeur morale : nous pouvons ainsi rester « persuadés que nous sommes des justes ». L'exercice des vertus morales est alors comparable à celui d'un athlète qui s'exerce tous les jours pour devenir de plus en plus performant. Autrement dit, il s'agit d'**acquérir des vertus** sur lesquelles nous pourrions, ensuite, nous appuyer pour pouvoir être irréprochables dans toute notre conduite. Nous possédons notre justice en nous-mêmes, ou du moins nous avons l'espoir de la posséder un jour.

Le revers de cela est la culpabilité : l'homme se justifiant lui-même dans sa pratique des commandements **ne peut supporter l'échec du péché**, il ne peut supporter l'image

¹⁴ Thérèse l'avait bien compris qui disait : « ... je fais tous mes efforts pour être un tout petit enfant, (...) » (LT, 191).

¹⁵ Et c'est cet abandon qui doit, lui-même, nous conduire à l'amour puisque c'est en nous laissant aimer, en nous abandonnant à l'Amour divin, que nous devenons capables d'aimer. C'est là le cœur de l'enseignement de la petite Thérèse : « Je comprends si bien qu'il n'y a que l'amour qui puisse nous rendre agréables au Bon Dieu que cet amour est le seul bien que j'ambitionne. Jésus se plaît à me montrer l'unique chemin qui conduit à cette fournaise divine, **ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant** qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père... » (Ms B, 1r^o).

¹⁶ Il ne « travaille » pas « pour réussir » pour reprendre l'expression de la petite Thérèse.

¹⁷ Comme la petite Thérèse l'expliquait à sa sœur Céline : « Les enfants ne travaillent pas pour se faire une position, disait-elle ; s'ils sont sages, c'est pour contenter leurs parents ; ainsi il ne faut pas travailler pour devenir des saintes, mais **pour faire plaisir au bon Dieu** » (Conseils et souvenirs, p. 46).

de lui-même que lui renvoie son péché. Pécher, c'est rater par sa faute une réalisation de lui-même qu'il aurait pu réussir, c'est tout gâcher puisqu'il n'y a pas d'autre espérance que cette autojustification. Au lieu de laisser la connaissance de son péché se transformer en humilité et en confiance, celui qui recherche « la justice qui vient de la Loi » demeure enfermé dans la culpabilité. Il désespère de lui-même¹⁸, n'ayant pas mis au départ son espérance en Dieu. Même s'il le sait dans sa tête, il ne peut comprendre et vivre dans son cœur le fait que l'humilité et la confiance d'un cœur brisé et broyé par la reconnaissance de son péché seraient plus agréables à Dieu que toute cette perfection morale à laquelle il aspire désespérément.

Conclusion

Il nous faudra essayer de voir par la suite comment, concrètement, nous pouvons sortir de l'ornière du perfectionnisme et de la culpabilité. C'est toute notre manière de vivre notre vie morale qui est en jeu. Il s'agit en effet de voir comment sortir d'une vie de devoir – en laquelle prédomine le sens du devoir, de ce qui est à faire – pour parvenir à entrer dans une vraie vie d'amour en laquelle l'obéissance aux commandements peut être vécue dans un tout autre esprit.

¹⁸ « Je suis encore tombé dans..., je ne suis pas capable de..., tout est gâché et c'est de ma faute... »